

CHAPITRE XXI.

De l'ignorance et de la frivolité d'esprit dans leurs rapports avec la morale.

L'IGNORANCE telle qu'elle existoit il y a quelques siècles, respectoit les lumières et désiroit d'en acquérir ; l'ignorance de notre temps est dédaigneuse, et cherche à tourner en ridicule les travaux et les méditations des hommes éclairés. L'esprit philosophique a répandu dans presque toutes les classes une certaine facilité de raisonnement qui sert à décrier tout ce qu'il y a de grand et de sérieux dans la nature humaine, et nous en sommes à cette époque de la civilisation où toutes les belles choses de l'ame tombent en poussière.

Quand les barbares du nord s'emparèrent des plus fertiles contrées, de l'Europe, ils y apportèrent des vertus farouches et mâles ; et cherchant à se perfectionner eux-mêmes, ils

demandoient au midi, le soleil, les arts et les sciences. Mais les barbares policés n'estiment que l'habileté dans les affaires de ce monde, et ne s'instruisent que juste ce qu'il faut pour déjouer par quelques phrases le recueillement de toute une vie.

Ceux qui nient la perfectibilité de l'esprit humain, prétendent qu'en toutes choses les progrès et la décadence se suivent tour-à-tour, et que la roue de la pensée tourne comme celle de la fortune. Quel triste spectacle que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles ! et que seroit donc la destinée de la race humaine, si elle ressembloit au supplice le plus cruel que l'imagination des poètes ait conçu ? Mais il n'en est pas ainsi, et l'on peut apercevoir un dessein toujours le même, toujours suivi, toujours progressif dans l'histoire de l'homme.

La lutte entre les intérêts de ce monde et les sentiments élevés a existé de tout temps dans les nations comme dans les individus. La superstition met quelquefois les hommes éclairés du parti de l'incrédulité, et quelquefois, au contraire, ce sont les lumières mêmes qui éveillent toutes les croyances du

cœur. Maintenant les philosophes se réfugient dans la religion pour trouver en elle la source des conceptions hautes et des sentiments désintéressés ; à cette époque, préparée par les siècles, l'alliance de la philosophie et de la religion peut-être intime et sincère. Les ignorants ne sont plus, comme jadis, des hommes ennemis du doute et décidés à repousser toutes les fausses lueurs qui troubleroient leurs espérances religieuses et leur dévouement chevaleresque ; les ignorants de nos jours, sont incrédules, légers, superficiels ; ils savent tout ce que l'égoïsme a besoin de savoir, et leur ignorance ne porte que sur ces études sublimes qui font naître dans l'ame un sentiment d'admiration pour la nature et pour la divinité.

Les occupations guerrières remplissoient jadis la vie des nobles, et formoient leur esprit par l'action ; mais lorsque, de nos jours, les hommes de la première classe n'ont aucune fonction dans l'état et n'étudient profondément aucune science, toute l'activité de leur esprit, qui devrait être employée dans le cercle des affaires ou des travaux intellectuels, se dirige sur l'observation des manières et la connaissance des anecdotes.

Les jeunes gens, à peine sortis de l'école, se hâtent de prendre possession de l'oisiveté comme de la robe virile ; les hommes et les femmes s'épient les uns les autres dans les moindres détails, non pas précisément par méchanceté, mais pour avoir quelque chose à dire quand ils n'ont rien à penser. Ce genre de causticité journalière détruit la bienveillance et la loyauté. On n'est pas content de soi-même quand on abuse de l'hospitalité donnée ou reçue pour critiquer ceux avec qui l'on passe sa vie, et l'on empêche ainsi toute affection profonde de naître ou de subsister ; car en écoutant des moqueries sur ceux qui nous sont chers, on flétrit ce que l'affection a de pur et d'exalté : les sentiments dans lesquels on n'est pas d'une vérité parfaite font plus de mal que l'indifférence.

Chacun a en soi un côté ridicule ; il n'y a que de loin qu'un caractère semble complet ; mais ce qui fait l'existence individuelle étant toujours une singularité quelconque, cette singularité prête à la plaisanterie : aussi l'homme qui la craint avant tout, cherche-t-il autant qu'il est possible à faire disparaître en lui ce qui pourroit le signaler de quelque manière, soit en bien, soit en mal. Cette

nature effacée, de quelque bon goût qu'elle paroisse, a bien aussi ses ridicules ; mais peu de gens ont l'esprit assez fin pour les saisir.

La moquerie a cela de particulier, qu'elle nuit essentiellement à ce qui est bon, mais point à ce qui est fort. La puissance a quelque chose d'âpre et de triomphant qui tue le ridicule ; d'ailleurs les esprits frivoles respectent *la prudence de la chair*, selon l'expression d'un moraliste du seizième siècle ; et l'on est étonné de trouver toute la profondeur de l'intérêt personnel dans ces hommes qui sembloient incapables de suivre une idée ou un sentiment, quand il n'en pouvoit rien résulter d'avantageux pour leurs calculs de fortune ou de vanité.

La frivolité d'esprit ne porte point à négliger les affaires de ce monde. On trouve au contraire une bien plus noble insouciance à cet égard dans les caractères sérieux que dans les hommes d'une nature légère ; car la légèreté de ceux-ci ne consiste le plus souvent qu'à dédaigner les idées générales pour mieux s'occuper de ce qui ne concerne qu'eux-mêmes.

Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit ; mais le génie est presque toujours plein de bonté. La méchanceté vient

non pas de ce qu'on a trop d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez. Si l'on pouvoit parler sur les idées, on laisseroit en paix les personnes ; si l'on se croyoit assuré de l'emporter sur les autres par ses talents naturels, on ne chercheroit pas à niveler le parterre sur lequel on veut dominer. Il y a des médiocrités d'ame déguisées en esprit piquant et malicieux, mais la vraie supériorité est rayonnante de bons sentimens comme de hautes pensées.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses ; on ne tient plus à soi comme à un être privilégié : quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine, on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'un chose sans exemple ; et la justice n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels. On a plané sur sa propre existence comme sur celle des autres, quand on s'est livré à la contemplation de l'univers.

Un des grands inconvénients aussi de l'ignorance dans les temps actuels, c'est qu'elle rend tout à fait incapable d'avoir une opinion

à soi sur la plupart des objets qui exigent de la réflexion ; en conséquence, lorsque telle ou telle manière de voir est mise en honneur par l'ascendant des circonstances, la plupart des hommes croient que ces mots, *tout le monde pense ou fait ainsi*, doivent tenir à chacun lien de raison et de conscience.

Dans la classe oisive de la société il est presque impossible d'avoir de l'âme sans que l'esprit soit cultivé. Jadis il suffisoit de la nature pour instruire l'homme, et développer son imagination ; mais depuis que la pensée, cette ombre effacée du sentiment, a changé tout en abstractions, il faut beaucoup savoir pour bien sentir. Ce n'est plus entre les élans de l'âme livrée à elle-même, ou les études philosophiques qu'il faut choisir, mais c'est entre le murmure importun d'une société commune et frivole, et le langage que les beaux génies ont tenu de siècle en siècle jusqu'à nos jours.

Comment pourroit-on, sans la connoissance des langues, sans l'habitude de la lecture, communiquer avec ces hommes qui ne sont plus, et que nous sentons si bien nos amis, nos concitoyens, nos alliés ? Il faut être médiocre de cœur pour se refuser à de si nobles

plaisirs. Ceux-là seulement qui remplissent leur vie de bonnes œuvres, peuvent se passer de toute étude : l'ignorance dans les hommes oisifs prouve autant la sécheresse de l'âme que la légèreté de l'esprit.

Enfin il reste encore une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir ; c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucun relation ; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre ; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnoissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'étude, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt, comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre pour pénétrer au sein de l'éternelle nuit les mystères du monde ténébreux ; tantôt ils s'élèvent au sommet du Chimborazo pour découvrir au point le plus élevé du globe quelques phénomènes inconnus ; tantôt ils étudient les langues de l'orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme ; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie ; enfin ils sont vraiment

le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée.

Les Allemands méritent à cet égard une reconnaissance particulière ; c'est une honte parmi eux que l'ignorance et l'insouciance sur tout ce qui tient à la littérature et aux beaux arts, et leur exemple prouve que, de nos jours, la culture de l'esprit conserve dans les classes indépendantes des sentiments et des principes.

La direction de la littérature et de la philosophie n'a pas été bonne en France dans la dernière partie du dix-huitième siècle ; mais si l'on peut s'exprimer ainsi, la direction de l'ignorance est encore plus redoutable : car aucun livre ne fait du mal à celui qui les lit tous. Si les oisifs du monde, au contraire, s'occupent quelques instants, l'ouvrage qu'ils rencontrent fait événement dans leur tête, comme l'arrivée d'un étranger dans un désert ; et lorsque cet ouvrage contient des sophismes dangereux, ils n'ont point d'arguments à y opposer. La découverte de l'imprimerie est vraiment funeste pour ceux qui ne lisent qu'à demi ou par hasard ; car le savoir, comme la lance d'Achille, doit guérir les blessures qu'il a faites.

L'ignorance au milieu des raffinements de la société est le plus odieux de tous les mélanges ; elle rend à quelques égards semblable aux gens du peuple, qui n'estiment que l'adresse et la ruse ; elle porte à ne chercher que le bien-être et les jouissances physiques, à se servir d'un peu d'esprit pour tuer beaucoup d'ame ; à s'applaudir de ce qu'on ne sait pas, à se vanter de ce qu'on n'éprouve pas ; enfin, à combiner les bornes de l'intelligence avec la dureté du cœur, de façon à n'avoir plus rien à faire de ce regard tourné vers le ciel, qu'Ovide a célébré comme le plus noble attribut de la nature humaine.

*Os homini sublime dedit : calumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

L'ignorance en matière des talismans de la société est le plus odieux de tous les talismans ; elle

QUATRIÈME PARTIE

aux gens du peuple, qui n'estiment que l'usage et la force, elle porte à se chercher que le bien-être et les jouissances physiques

LA RELIGION

à se servir d'un Dieu pour tout bien, tout mal ; à s'appliquer de ce qu'on ne sait pas à se venter de ce qu'on n'éprouve pas ;

L'ENTHOUSIASME

avec la hauteur du cœur, de façon à n'être plus rien à faire de ce qu'on croit le plus noble ciel, qu'Osiris et Osiris comme le plus noble

CHAPITRE PREMIER

attribut de la nature humaine, et qui se

Considérations générales sur la religion en

Allemagne

Les nations de race germanique sont toutes naturellement religieuses ; et le zèle de ce sentiment a fait naître plusieurs guerres dans leur sein. Cependant, en Allemagne surtout, l'on est plus porté à l'enthousiasme qu'à la raison. L'esprit de secte doit se manifester sous diverses formes dans un pays où l'activité de la pensée est la première de toutes ; mais d'ordinaire l'on n'y mêle pas les discussions